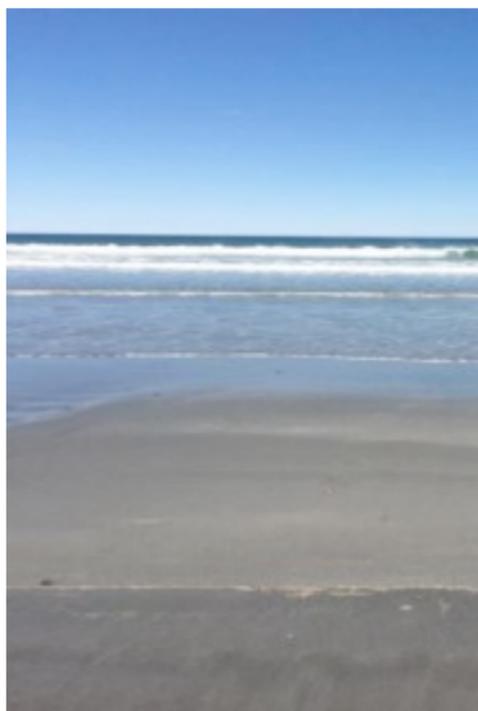


Élaine Audet

Tutoyer l'infini



POÉSIE

Sisyphe

De la même auteure

Soleil noir, poésie, Paris, Nouvelles éditions Debresse, 1958.

Pierre-feu, poésie, illustrations de Claude Carette. Genève, Poésie vivante, 1966.

La Passion des mots, Montréal, L'Hexagone, 1989.

Pour une éthique du bonheur – Chroniques de l'imposture, Montréal, éditions du remue-ménage /l'aut'journal, 1994.

Le Cycle de l'éclair, poésie, illustrations de Jeannine Bourret, Québec, Le Loup de Gouttière, 1996.

Le Coeur pensant – Courtepointe de l'amitié entre femmes, Québec, Le Loup de Gouttière, 2000.

Prostitution – perspectives féministes, Montréal, éditions Sisyphe, 2005.

La plénitude et la limite, poésie, Montréal, éditions Sisyphe, 2006.

Prostitution – Feminist Perspectives, Montreal, éditions Sisyphe, 2009.

Sel et sang de la mémoire – Polytechnique, 6 décembre 1989, poésie, éditions Sisyphe, 2009.

L'épreuve du coeur, poésie, éditions Sisyphe, 2014.

Au fil de l'impossible, poésie, éditions Sisyphe, 2015.

Ouvrages collectifs

Polytechnique 6 décembre, Montréal, éditions du remue-ménage, 1990.

Les Femmes et l'information, Montréal, Agenda remue-ménage, 1993.

Pour un pays sans armée, Montréal, Écosociété, 1993.

Trente lettres pour un oui, Montréal, Stanké, 1995.

Éditions Sisyphe
4005, rue des Érables
Montréal (Québec) H2K 3V7
Tél. : (514) 266-9847
Site : <http://www.editions.sisyphe.org>
Courriel : editions_sisyphe@yahoo.ca

Illustrations : Éline Audet
Édition : Éline Audet et Vida Dardachti
PAO : Naviscript

Distribution Canada : les éditions Sisyphe

Distribution Europe :
Distribution du Nouveau-Monde / Librairie du
Québec
30, rue Gay-Lussac, 75005 Paris
Tél. : 01 43 54 49 02
Télé. : 01 43 54 39 15
Courriel : direction@librairieduquebec.fr

© Éline Audet et Les éditions Sisyphe
PDF numérique : ISBN - 978-2-923456-26-3
Dépôt légal premier trimestre 2017
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

Pour Farideh

*Indomptables
les assoiffées de galaxies
d'étoile en étoile
portent leur rêve d'absolu*

Sans l'espérance on ne trouve pas l'inespéré.

Héraclite

*Là, dans l'inaptitude au monde,
on arrive parfois à dire ce qu'on ne pensait pas
pouvoir dire,
l'inespéré se produit.*

Jacques Brault

Présentation

Ce recueil se présente comme une longue lettre sous forme de quatrains, écrits quotidiennement et envoyés sur le fil de Twitter à la façon de vagues, répétitives, mais jamais semblables, cherchant à combler l'espace de l'absence et du silence.

Un chant d'amour ininterrompu en quatre marées : *L'inespéré*, *L'écriture des métamorphoses*, *Port d'envol* et *Tutoyer l'infini*. Entre l'intimité de la vague et l'immensité de la mer, l'auteure semble avoir trouvé son rythme d'origine et poursuit sa quête d'infini.

Poète et essayiste, Éleine Audet a publié plusieurs livres et articles au Québec et à l'étranger, dont *Le Cycle de l'éclair, poésie*, (1996), *Le cœur pensant – courtepointe de l'amitié entre femmes*, essai (2000), *Au fil de l'impossible*, poésie (2015). Elle est éditrice, avec Micheline Carrier, des éditions Sisyphe et du site sisyphe.org.

L'inespéré



L'envers des choses

J'écris l'envol d'entre nos mots
le rêve sans rides de nos vies
avec le chant les ailes l'oiseau
dans la dérive du monde j'écris

La vie t'avait basané le cœur
tu te croyais à l'abri
de toutes les tempêtes
depuis que tu étais toi-même tempête

Cette voix reconnue d'entre toutes
m'amène en un lieu secret
où sens et conscience ne répondent
qu'à une seule note au cœur

Le poème nous dépasse de partout
il était là avant il est là après
quand la solitude se prend à tisser
des mots sortis du silence

Je t'aime au fil de l'eau
comme on ne peut aimer
que l'envers des choses
l'impossible à fleur de peau

Voyage de nuit

Unique semblable je coule
dans les sinuosités du sans-pareil
pleine de toi
comme d'une aube cosmique

Je parcours des couches de sons
dont il me semble être l'archet
la lumière est noire
pourtant il n'y a plus d'absence

De toi je ne vois plus
que ce qui ne se possède pas
ces interstices du chant
où l'éclair invente sa langue

toi et la douceur lente
d'être touchée
soie sauvage du temps
note soutenue

Je n'aime que les êtres
dont j'ai une connaissance
de toujours
d'avant même la rencontre

La compassion

Silence du matin à bout portant
ciel blanc spirale éblouissement
mains sans ailes sans racines pour
freiner la chute ou te retenir

Aimer serait pour toi ressentir
la peine de l'autre
telle une incommensurable douleur
de ne pouvoir être que soi pur exil

Ta voix me touchait à l'extrême là
où la pensée perce l'impensable
où le mot caresse les continents
à la pointe irisée du vraisemblable

Dès l'éclat premier du dire à deux
j'avais appris à inspirer le silence
ce goutte à goutte de l'enfance
devenu sable d'or dans nos yeux

Le cœur à découvert

Sa vie serait un perpétuel vertige
un combat contre la peur de l'aimant
avec une montagne sur la langue
des mots pleins à jeter de trop haut

Froids et glaces fondront dans nos os
mais pas la colère sur nos fronts
nous sommes d'une espèce migratoire
qui part pour revenir en force

Pourquoi mon cœur bat-il si fort
quand je te lis comme si tes mots
de si loin avaient voulu se déployer
se perdre et se retrouver en moi

Vivre le cœur à découvert
devenir champ de lumière
pour entendre encore ton rire
dans la mémoire de l'univers

Certains jours le cœur coïncide
avec la beauté le soleil la mémoire
il suffit du pouls fort d'une plume
ancrée dans le bleu de l'intemporel

La remontée des rêves

Ta voix voyageait au bout du rêve
jetait les attentes par-dessus bord
se pendait au cou de l'impossible
là où la joie remonte à la source

T'inventer ne lui suffisait plus
elle se voulait les ailes de la nuit
les bulles sous tes paupières
le bonheur en éclats de lumière

Tu avais remonté les rêves
les rivières du silence
la rencontre des parallèles
dans des bras infinis

Tes mots continuaient à couler
dans le vert marin de ses yeux
mais ta voix devenue invisible
elle ne te voyait plus derrière eux

L'écho sidéré envoûté par le vent
frappait des murs vides sans contours
des musiques sans aucune mélodie
dans la soudaine vacuité de l'amour

Petite Île du Maïs

À l'ombre du grand marronnier
nos pensées fondues à l'infini
au va-et-vient de la mer
à la pure pulsation de nos vies

Il y a ici un coq fou du matin
comme moi incapable
de se résoudre au silence
d'écouter la mer et le vent

J'ai voulu fuir ton absence
là où ta pensée se déploie
entourer d'eau ma vie
au centre guetter ton retour

Je voyais le temps à l'envers
la vie devenir transparente
mes cheveux filet d'espace
retenir ton souffle par cœur

Ni la brûlure du soleil
ni l'intensité du bleu
n'effaceraient le sillon
creusé si loin par ta voix

Aimant de la rencontre
beauté lisse sauvage
ellipse sable très doux
un lac au fond de l'œil

Combien de temps restera
sur nos pupilles éblouies
l'empreinte de la beauté
ce sourire soudé à la mer

Renaître de rien

Quand chavire l'eau de nos pupilles
penchées sur les aurores boréales
nos yeux ne seraient-ils pour l'infini
qu'un pur et extrême vertige

De plus en plus proche et drue
la mort la frappait à fleur de peau
rien ni personne n'y échappait
ni toi naufragée fragile de l'aube

Si rien ne se perd dans l'univers
si rien ne se crée sauf le vide
le temps demeure voué à la mort
l'énergie et nous à renaître de rien

Elle ne sait plus où te chercher
tes images lui font faux bond
ta voix a coulé au fond de la mer
dans la mémoire des coquillages

Retour

Comment allumer une bougie
au plus profond de l'oubli
plonger dans la nuit opaque
où le rêve a perdu son chemin

Par-delà l'espace muet coupant
elle sentait ton souffle sur son cou
ton écoute l'enveloppait d'infini
sa pensée en portait l'empreinte

Ce printemps pareil à la fin de l'été
savait les assises de l'attente
elle se laissait sombrer à pic des
rêves insensés aux chevilles

Le mot espérance pure intensité
avait ravivé au cœur de la beauté
un souvenir d'ailes et de grand large
dans la lumière ronde de l'univers

Bienveillante elle veillait de partout
au retour de l'amour
même si les vautours
avaient dévoré pains et cailloux

Sa plus longue lettre

De si loin aspirée de l'intérieur
son sang devient soudain sonore
une rage de feu traverse sa douceur
la laisse seule au seuil de l'aurore

Dans l'iris ensauvagé de questions
le poème parfois dénouait la nuit
laidait couler en elle la lumière
avec le feu mouvant du mystère

La poignante beauté du monde
lui jouait une valse de verdure
quand dans les feuilles le vent
ravivait son souffle et sa voix

Tous les jours elle tentait de créer
à l'aide de mots de résonances
un possible dialogue avec le monde
en équilibre au bord de la lumière

Sans mourir du vertige d'infini
elle voulait d'un trait saisir la vie
avec le bris des vagues en soi
le silence à vif de l'inédit

De si loin elle t'écrivait ici
la plus longue lettre de sa vie
voulait être le bleu le feu
la fin et l'origine du rêve en toi

Le mal d'éternité

Ce serait à nouveau l'été
coulé en elle par la splendeur d'un regard
l'océan ruban bleu rêve
comme hier ses partances homériques

Au bout de tous les chemins
une main tendue
les mots lumineux de l'amitié
l'inattendue

Combien de temps peut durer
la résistance du feu le désir de l'eau
rien ne peut le dire sinon le cri
le point de non-retour de tes mots

Aussitôt la mer perdue de vue
stridente la désespérance reflue
le passage l'infini à sens unique
pas à pas la mémoire de la mort

Pourquoi ce poids du monde
au fond de nous mêlé à nos âmes
pierre sombre enrobée de rouge
eau de joie où seule la mort bouge

Elle s'attachait à l'éclat inné
des feuilles en mal d'éternité
pour ne pas se perdre toute peine bue
dans la première échappée belle venue

Rêve d'un été

Le temps n'est-il pas venu
de rappeler ton regard à l'intérieur
l'éloigner du soleil de l'attente
noirci dans le cristal incendié de l'oeil

La nuit quand le silence borde
cette voix unique belle d'entre toutes
elle cherche des ailes une musique
pour ne pas tomber de si haut

L'ombre s'étend sur l'eau
en un lent et long frisson
tout bouge rien ne change
le rêve plane sans entraves

Mélange d'eaux douces et salées
estuaire embouchure confondus
rêve d'abordage de naufrage
ou départ sans fin vers l'océan

J'aimerais partir si loin si profond
ne plus voir ne plus prévoir
que ces parcelles d'éternité
où la vie s'écrit dans nos mains

L'attente

De l'attente elle aimait l'écrit
l'inattendu sa fulgurance
l'impossible comme choix de vie
l'imaginaire grain parfait du désir

Elle abandonnait parfois
son corps aux regards
laissant l'enfant à nu
elle s'absentait d'elle-même

L'attente faisait feu de tout bois
la brûlait de sa soif la décimait
ne lui laissant que la peau et les mots
pour dire un indicible amour

Concordances coïncidences
nous nous touchons de partout
si doux le temps de vivre
de nous aimer à même l'éternité

Elle volait des espaces d'absence
loin des attentes des turbulences
sur ses lèvres de mémoire flottait
le goût effervescent du bonheur

Au soleil la plus parfaite
immobilité résorbait en elle
sons couleurs mouvements
la palpitation même de l'univers

L'épreuve du réel

Que se passerait-il s'il arrivait
ce qu'elle attendait de toujours
si un matin l'impossible la croisait
murmurait son nom lui tendait la main

Chaque jour serait à réinventer
avec au plus intime des yeux
un seul rivage à perte de vue et
le rêve immense des vagues

Telle la ligne d'horizon
ce lien de traverse continu
ta voix feu et transparence
inspire le fond du silence

Combat des extrêmes toujours
déchirée entre ce tout ce rien
où elle te sait où elle se tient
sur le fil si fragile de ses jours

Le doute seul s'est levé ce matin
avec la poitrine pleine de silence
un soleil blanc criblé d'absence
la clé des eaux au fond des yeux

Si le silence couvre le bleu
le rêve la joie dans tes yeux
la soif le chant des lointains
perce-le en le faisant tien

Le sable coule soudain trop vite
le temps s'égrène sous les cils
elle suit la nuit son encre son cri
parfois le vent souffle une voix

Elle ne verrait plus d'autre lieu d'autre lien
que ce fil virtuel infini
pour un rendez-vous
où elle serait venue des années trop tôt

Retours

Dès sa naissance trop exposée
brûlée au soleil de la beauté
des apparences de l'indifférence
depuis elle irrigue ses déserts

Quand la mer se retire suave
elle sent sa propre vie lui échapper
dans l'opacité scintillante du sable
tomber flamber dans la durée

Tous les mots échouaient
sur une page sans rivage
un même et unique mirage
puits sans fond à ciel ouvert

L'attente se révélerait
une terre brûlée
laissée derrière soi
pour ralentir l'éphémère

Elle savait dans l'éclair de l'instant
l'éternité de cet amour-là
coquille un jour portée à son oreille
dilatant la mer hors du temps

Livre des heures

Pourquoi pas tout et nous
l'espace vital des questions
le vieil espoir des réponses
l'arc de nos mains le matin

Entre les notes les instants
cantate d'été pour deux voix
le poème cherchait à saisir
pouls et splendeur de la vie

On le dit de plomb
rêve d'enfance trace d'infini
attente espérance
lumière verticale d'insomnie

Elle avait hérité de sa mère
une immense réserve de colère
volcan sur fond de douceur
dévastant les collines de la peur

Sauvage comme la fleur
l'été et l'odeur du bonheur
sel soif sable de l'enfance
parfum de soleil aimance

Si elle savait le chemin
elle lui écrirait du matin au soir
des mots de vie de mort d'amour
et l'attendrait là à jamais

Jamais entre ses mots ses désirs
n'avait soufflé si libre le vent
entre les images les souvenirs
sourit en une seule note l'infini

Miroirs

Sans fin la fuite des saisons
l'espace vital des questions
le vieil espoir sans réponses
l'eau dans les yeux le matin

En elle tourne la roue de l'univers
de l'indifférence première
à l'expansion amoureuse
au pouvoir virtuel de l'imaginaire

Des poèmes la traversent
dont elle ne comprend pas le sens
certains demandent l'asile
et s'expliqueront peut-être un jour

Elle écrivait avec tout son corps
muscles et esprit tendus
très vite pour devancer l'inconnu
la vague l'oubli et la mort

Ce soir tout est lueur argentée
miroir exact du ciel clair tombé
dans le lac comme cette lumière
de toi vivant sous mes paupières

Je sais ce bonheur insensé
bel oiseau migrateur déjà prêt à partir
pour un soleil insomniaque
je sais et j'aime ses pas dans les miens

Des mots et des jours

Seuls ses mots avaient pu
défricher l'espace touffu du silence
renouveler le passage de l'enfance
pour filer en toi au plus nu

Sa passion brûlait jusqu'aux cendres
peur désir mémoire patience
jamais elle n'avait su attendre
ne parlant que l'amour ou le silence

Elle sentait le passage de tes mots
l'empreinte de ta voix sur sa peau
la brume avait emporté le lac
comme un beau navire fluide

Elle avait vécu plusieurs vies
dont les sillages pleins de murmures
coulaient dans le noir de ses veines
l'immortelle mémoire de l'eau

Il y a des jours comme celui-ci
où le monde était si beau si clair
qu'on en mourrait de bonheur
vie et beauté là en plein cœur

Port d'envol



Vague de fond

Elle vivait dans le vide du monde
le versant extrême de cette attente
l'éternité de la mer intime à franchir
sans trouée dans les nuages où luire

La mer montait vite dans ses yeux
temps silencieux valse des adieux
sa vie ces bulles bleues en surface
sans plus toucher ni fond ni espace

Ça commencerait dans la poitrine
soufflerait jusque dans la gorge
boules de cheveux de branches
de barbelés roulant sur le sable

Combien de temps diras-tu non
à l'aimant d'une vague de fond
ourdie à l'envers de ta patience
sur les lèvres sèches du silence

De l'île et du désert

L'écriture d'un fin trait de lame
peut parfois te fendre l'âme
d'un seul long silence immobile
te vouer aux larmes de l'exil

Dans le silence prolongé
dans sa profondeur insupportable
transparaissait soudain l'étendue
d'une possible perte

À chaque naissance à nouveau
la conscience du temps révolu
voici mes empreintes vocales
viens poser ta voix sur ma vie

D'où t'écrire sinon de cette île
enfouie au centre de ses eaux
comme on perce le roc le granit
pour dégager rêves et routes

Vertige silencieux
les déserts rêvaient
de sommets de forêts
au ciel des yeux

Rien n'est plus proche du silence
que la poésie
souffle vite noyé dans l'immense
à fleur de vie

Écrits de la morte saison

Je ne serais jamais plus seule le
manque de toi jour et nuit
ardent me tiendrait compagnie
comme l'arbre soudé à la terre

Quand le poème prend la mer
il écrit toujours à un seul être
tu es son unique destinataire
l'infini au bout de tous ses mots

J'aimerais te voir poisson oiseau
franchir avec toi le mur de ma peau
pour toucher la mémoire des mots
enfouis sous l'enfance des eaux

Je me sens enfin au plus près de moi
allons-nous en sens inverse
parfois le monde sans tain est si froid
un vent aveugle nous traverse

L'été s'attarde couleurs et lumière
vert vif brillant transparence bleue
caresse du vent sur mes paupières
bonheur beauté sur fond d'adieu

Silence d'automne

Soif insatiable brûlante
de mer d'envol d'étendue
rêves et mots suspendus
sa vie s'étoile filante

Par temps clair elle monte
sur la plus haute cime en vue
pour jeter au vent les cendres
du soleil qui la consume

L'amour excessif de l'eau
l'absolue liberté de l'air
venaient avec un couteau
en plein cœur de la lumière

Chaque jour au réveil
le froid des oiseaux
la peur de te perdre
la mémoire du soleil

Toujours cet appel dans la nuit
reste reste ici encore un peu
ce mal de toi ne la quitte plus
jamais le désir ne ferme l'oeil

Elle ne pourrait renoncer à toi
ni en finir avec l'attente
ni couper le fil des voix
sans faire du monde un désert

Mouvement de l'eau

Elle imaginait l'impossible
comme cette lune d'un soir
d'éclipse de sang d'espoir
qui soudain monte à la tête

Ne cours pas écoute je t'en prie
l'extrême pulsation de la joie
battre au plus profond de l'écrit le
pur rythme d'origine en toi

Sous l'averse de boue l'enlissement
bouche-à-bouche de la poésie
à découvert sur un ciel sans bords
éblouissement à l'embouchure

Dans l'automne de tes mots
elle suivait la beauté à la trace
pour voler sur un rayon de lumière
le mouvement intérieur de l'eau

Elle avait appris à t'attendre
dans le plus infime et intime
scintillement d'eau de l'herbe
quand à l'aube passe la joie

Un pas après l'autre sur le fil tendu
nous restons dans notre mouvement
immobile sur le temps suspendu
d'une lumière dépourvue de nom

Il fallait bien que le fil casse un jour
le silence trop coupant
sur le cou des heures
il fallait bien être seule avec ses mots

L'invention de l'éternité

Elle aurait passé sa vie à semer
des mots vivaces et très lents
pour inventer une éternité
au cœur volage du printemps

Combien de temps encore la spirale
la toile jetée sur le vide
les poèmes faufiletés autour des jours
pour ne pas couler à pic

Le poème flambe ses mots
à même l'écorce des jours
cendres peurs sans recours
mirage où se fracasse l'écho

À contre-courant de la splendeur
elle aurait tant voulu remettre
toutes les feuilles sur l'arbre
avant les crocs du froid sur ton cœur

Sous les paupières de minuit
elle brûle l'infini par les deux bouts
morts amours mots en soi réunis
sans césure présent passé futur

L'exil en soi

Au moment précis où tu as lâché sa main
elle a senti le silence
le mur de feu coupant
sa chute fondue dans le blanc du matin

Elle avait sans cesse l'impression
de se voir vivre
fictive en exil
dans une histoire qui serait la sienne

Il y aurait une bulle dans la nuit
incandescente comme la beauté
dont elle ne pourrait se passer
la chance éclair donnée à l'inouï

La nuit sauvage lui dévoile sa mort
ville fauve traversée de lumière
voie rapide où roule sa mémoire
toujours en quête d'un nouveau port

Il lui arrivait souvent d'être lasse
de se sentir soudain si seule
sans un son un signe un sourire
sauf le souffle de ton silence

Remous

La nuit nous dansait
en une spirale de fumée bleue
ainsi nos pas touchaient l'aube
sans perdre leur chant

Son épaule portait des secrets
remplis de douceurs et de cris
dans les pores du temps écrits
pulsion de joie ivre de la nuit

Sa vie tenait à peine à un fil
un filet de voix presque rien
perdue dans un rêve lointain
dans l'ultime couleur de l'exil

Elle apprenait à vivre sans ta voix
le long du vent sans mourir
sans entendre son nom dans ton rire
quand la vague te renversait

L'aurore par cœur

Dans leurs voix d'embouchures
greffées aux secrets rivages du corps
sa peau sous la main des métaphores
revivait de vertiges en démesures

Elle était restée sur le quai
jusqu'à l'éclipse de ta main
le fondu enchaîné du vide
les rails barbouillés de fuite

À l'aveugle elle cherchait un chemin
mot à mot ciel contre ciel
elle te relisait à haute voix
en quête de feu jusqu'au lendemain

Tes mots savaient caresser la page
faire surgir la plage des miracles
du double fond en elle la langue
du son sur le sable de sa peau

Elle saurait l'aurore par cœur
le vertige fou sur le fil de minuit
le versant dense de la douleur
la solitude si bleue de la pluie

Elle aurait voulu avoir l'oreille absolue
continuer à entendre la note
le feu qui chante et chuchote
une fois le silence tombé le rêve nu

Comment vivre sans ta voix
son insatiable démesure
de baisers en morsures
l'escalade des mots en soi

De toi d'elle ou de sa vie
qui tournera le sablier
sur l'espace sans plis
au goût de sel sur les cils

Résonance

Ses mots auraient su faire tomber
les peaux mortes de ta vieille âme
relancer la balançoire en suspens
dans l'échancrure de ton enfance

Elle aurait pu sortir d'entre toi
pour s'ouvrir le cœur cueillir
le feu sous sa peau te l'offrir
avec sa cartographie de voix

Elle étendrait le bonheur sur ton corps
comme une basse obstinée
une lente partition d'éternité
elle aurait voulu t'être toute musique

Elle avancerait sans se sauver
mot à mot immobile mouvementée
couvrant de ponts temps et espace
entre les yeux l'errance et la soif

Elle croyait que rien
n'entraverait une lame de fond
libre et impossible
l'infinie invention de la beauté

Elle ne pouvait plus rêver
que de savanes sous ses paupières
mémoire ivre de la mer
au brisant d'aubépine de tes lèvres

Elle aurait voulu ouvrir le vif du nerf
la valve des nuits de veille
ton long regard escarpé sa douleur
ta voix en noir qui éclaire

Saurait-elle réinventer tes visages
plain-chant de l'eau sur les pierres
mouvements d'ambre sans rivages
bruisant d'éclats dans ses artères

La nouvelle Orphée

Elle ne cesserait de voir la nuit
embrasser l'infini sur ta bouche
tomber en boucles des plafonds
la blondeur sauvage du feu nourri

Elle n'oublierait pas la braise noire
le regard où elle avait enfin appris
à flamber sans le frottement des pierres
ni la langue des astres léchant l'inconnu

Dans le sans-commencement-ni-fin
l'alcool fort des adieux
mèche de feu sur l'eau
l'ouvrait aux embuscades du silence

Personne ne sort indemne du feu
mais pour elle rien ne justifierait
de ne pas brûler jusqu'aux cendres
de regretter un jour d'avoir aimé

On ne vit on ne meurt qu'une fois
entre le feu et l'eau
entre la vie la mort
une histoire d'amour à n'en plus finir

L'espace d'un instant tout fut dit
ne leur restait plus qu'à marcher
sur les charbons de la mémoire
il n'y aurait plus de bout du monde

Elle crie si fort en toi
que sa vie n'est plus que lambeaux
de beauté de mémoire
d'espoir effiloché sur l'horizon cloué

Elle serait Eurydice et Orphée
une seule blessure crue
la peau tombée des nues
l'amour de la mort pour la vie

Née poésie dans la peau d'Orphée
elle ne reviendrait plus sur ses pas
dans le soleil nue et indivisible ton
ombre portée sur la sienne

La veilleuse

Tu avais reconnu en elle
cette fille d'attente aux frontières
un nous aux ailes d'infini
l'éclat bouleversant de l'impossible

Tu découvrirais une veilleuse
plus brûlante que le soleil
dont la flamme flottait de nuit
sur le fleuve fou des mots

Elle aurait pénétré chez toi
par la porte la plus obscure
cachée sous les paupières
en chant d'elle au long feu

Tu aurais voulu épargner son cœur
garder sa langue profonde en toi
le pouls de son cri sous ta peau
comme rythme même de tes mots

Tu ne serais jamais
derrière elle ou au passé
mais l'irréductible utopie
dont elle se nourrirait

Lettre par lettre
tu avais pris son nom
et l'avais brûlé
jusqu'au dernier rôle

Croyais-tu pouvoir couper
la langue du feu son amour de l'eau
en couches de sel en copeaux
le murmure de sa pensée sur ton cou

Le dit du recommencement

Seule la poésie pourrait
la garder entre deux eaux
entre une soif striée de bleus
et le vertige des profondeurs

Le vrai le grand amour
serait peut-être aussi
libérer l'autre de soi
douleur devenue fleur

Et passe le train du désastre
sous un avatar anonyme d'exil
portes barricadées d'amnésie
lèvres cousues de fil d'achigan

Elle saurait d'instinct
que la blessure la coupure
à son point le plus pur
saignerait surtout les aubes

Avec l'incision du matin
revenait le mal de tes mots
montagne d'amour chauve
envoûtée par l'avalanche

Soleil de paille brûlé vif
ciel entier en chute libre
son cœur devenu fluide
coule en toi océan de feu

Tout laisse des traces
le malheur comme le bonheur
elle oublie parfois l'angle mort
pour le rire et le meilleur

L'évidence ne se dit pas
elle éblouit
peu importe les salves de lumière
l'ombre sous nos pas

Port d'envol

Comment entrer au plus vif des mots
sans les pousser dans le vide
sans le bruit de verre brisé et rouge
de nos vies répandues au ralenti

Comment toucher les mots
caresser leur lame sans se blesser
trouver dans leur chair le port d'envol
où ne seront vaines ni la vie ni la mort

Comment nourrir les mots
qui refusent de montrer patte blanche
d'oublier le sang des siècles sur leur peau
le cri du rêve poussé dans leur gorge

Comment au bord des mots
et des paupières cueillir la lumière
survivre aux matins d'absence
aux puits d'ombre et de poussière

Comment s'assurer que les mots
feu ou folie tiennent parole
dans la bouche inédite de l'enfance
belle comme une bulle d'espérance

Comment dire adieu avec des mots
je n'ai plus que la peau de l'âme
si légère le moindre coup de vent
m'emportera aussi dans la lumière

Autoportrait par ricochet

Si elle était un animal elle serait une ourse
hibernerait été hiver
dans l'inconscient de la terre
pour retrouver la route perdue des étoiles

Si elle était un arbre elle serait un pin
faisceaux d'aiguilles autour des yeux
branches tendues dans le vent
à défendre son bien et son mal

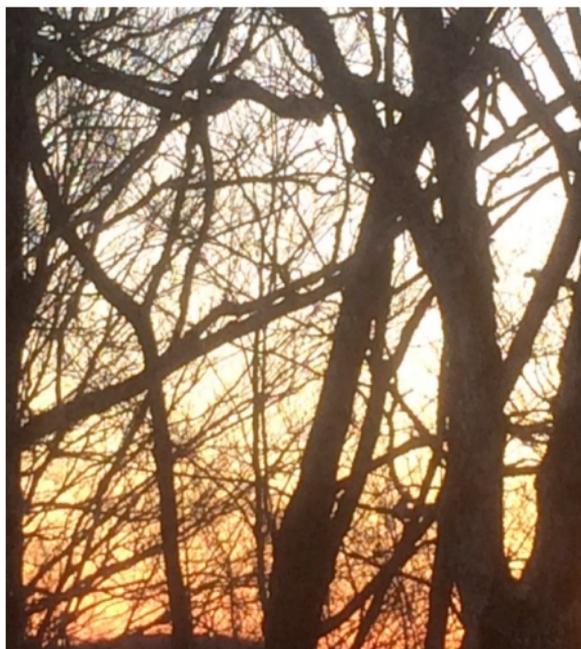
Si elle était un élément elle serait l'eau
source du feu rêve fou du ruisseau
plein désir de l'île
à jamais joie soif et mémoire de la mer

Si elle était le temps elle serait la nuit
ferait couler sous tes paupières
le fleuve concertant du rêve
jusque dans les tenailles du jour

Si elle était une saison elle serait le printemps
la passion recommencée de l'amour
hors du temps
ses yeux verts débordant l'espace du jour

Si elle était une fleur
elle serait une impatience

L'écriture des métamorphoses



Mouvement du rêve

Mouvement du rêve
à travers mers et murs
ton regard m'enveloppe
d'un manteau de lumière

Écoute ce fond de bruit
chanter en toi le vertige des galaxies
t'ouvrir au pouls de l'énergie
ni dedans ni dehors vide entière

Il suffirait de déchiffrer
l'écriture des métamorphoses
pour ne plus voir que l'aube
dans la montée de la nuit

Le voyage¹

Où va le rire
cet éclat soudain de l'air dans la nuit
et les iris ouverts
pour attirer le vent dans leur velours

Où vont nos pensées
quand le large les porte à l'extrême
avec un grain de beauté
et ce long goût du sel sur la langue

Où vont les vagues
quand elles se retirent muettes des
yeux pleines de sable
pour garder le souvenir de nos lèvres

¹ Lire annexe 2 p. 174 : traduction italienne par Giordano Mariani, *ILVIAGGIO* - Dieci Canti, Extemporalitas (<http://www.extemporalitas.org/il-viaggio/>), 9 novembre 2015.

Où vont les mots
à l'instant où nous fermons les yeux
cils clos sur fond bleu
et partout la pulsation du silence

Où vont nos poèmes
quand les mots prennent le large
passent la vague
pour franchir libres la barre du rêve

Où vont nos désirs
quand des épaves ornent la mémoire
de secrets incandescents
que les mains parfois caressent encore

Où va l'amour
quand les mots nous valsent hors du temps
l'impossible aux talons
et l'étincelle de la joie au bout des doigts

Où va la vie
quand soudain la mer roule au loin
avec nos voix précaires
voilées de vents et d'éclairs invisibles

Où vont nos morts
quand les rêves nous les ramènent
jeunes et joyeux
et que nos bras en larmes battent l'air

Où va la mer
quand la terre perd ses eaux
l'infini se vide
et la mort fait la pluie et le beau temps

Entre le silence et les mots

Elle voulait par-dessus tout
découvrir la mince faille de lumière
entre le silence et les mots
un secret un abri radical qui l'éclaire

Elle lui parlait d'aussi près
qu'il était possible de rêver
d'aussi loin qu'elle pouvait
porter le son des pensées

Elle avait tissé autour de l'aube
un filtre invisible d'échos
dont tu avais su pénétrer les eaux
ouvrir grand la porte de l'infini

Tu te savais destinataire
de ses mots et les enfilais
à la bordure des solitudes
strie béante sous tes pas

Il n'y a d'autres lieux pour se vivre
la nuit seule les porte à l'intérieur
et hors de leur corps si lourd
englué dans la gangrène du jour

À l'intersection des couloirs de nuit
sous les hautes herbes endormies
elle ne cessait de te rencontrer pour
rêver de recommencement

Mille et une nuits pour te dire

Mille et une nuits pour te dire
dans l'espace duel inventé à deux
mille et un mots pour ralentir
la chute vitale dans l'ininterrompu

La première nuit elle te raconterait
l'histoire étrange d'une ourse qui
à la venue des hivers de l'oubli
engrange tes mots et une allumette

C'est l'histoire d'une étrangère
ou la tienne dans ce miroir tendu
celle du vert brisé de ses yeux
te racontant le désir sans rivages

En ce non-temps elle te disait
il était une fois il n'était pas une fois
une histoire où tu revenais
celle de son île disparue sous le froid

La centième nuit elle te raconterait
l'histoire de l'âme d'un homme
sans pitié et si plein de compassion
qui couvrait ton silence de poésie

Un soir sans lune elle te raconterait
l'histoire de la folle mésange
filée tout droit sur son étoile
dont elle s'éprit avant de flamber

Elle te confierait une nuit charnière
l'histoire perdue de la passante
qui pouvait faire chanter la lumière
de l'obscur muet des racines

Tu attendais ton histoire chaque nuit
ce souffle fou sur ta hanche
comme un train en marche
un paysage effacé par la vitesse la vie

À la lueur de l'histoire à venir
elle te demanderait d'écrire l'amour
mot à mot sur ses lèvres
comme le vent emporte loin des rives

Elle te raconterait l'histoire d'un temps
où tu n'étais pas
d'un jour où elle ne serait plus là
où tout disparaîtrait sauf cette histoire

Le dit de l'oiseau

Il est temps de partir lui dit l'oiseau
son chant ponctué de ruptures
une promesse d'ailes en trilles
laisse la porte ouverte passe la vague

Il est temps d'arrêter de croire aux miracles
aux mirages de feu
à leurs pas de cendres
avale tes larmes leur sel te portera loin de l'amer

Il est temps de rompre les amarres
de prendre les devants
de rouler les dés écoute
la musique venue reboiser nos yeux

Il est temps de libérer l'oiseau
sans rien oublier jamais
comme semer un air d'éternité
dénouer mer et monde

Repousse le poids des pourquoi
lève les voiles prends le large
la démesure du vent et de ta voix
tourne la page avance vois loin

Retrouve l'avant l'après
tout
là
dans l'instant l'éternité

Un été dans les arbres

Elle saurait venu le temps
de marcher dans les pas de l'ombre
au fond de la forêt fraîche
de trouver seule le chemin du retour

Elle deviendrait le sentier et les pas
la page et le poème
le saule et sa peine
le bonheur sauvage de n'aller nulle part

Elle n'émonderait ni le vert
des mots ni le son des larmes
ni le sel du silence et de l'eau
ni le feu au cœur des pierres

Elle voyait dans la blessure de l'arbre
bois noirci par la foudre
branche pétrifiée brûlée d'absolu
l'entaille ouverte de sa vie

Ardent le silence éclaire tout
le sous-bois son parfum de pin
la forêt ses passages secrets
les chagrins d'enfance ensevelis

Loin de la mer il lui faut réinventer
la main musicale des marées
l'or du sable et du soleil dans ses cils
l'éclat de la vague sur sa peau

Au détour de la lumière
dansant d'une feuille à l'autre
le chant pur d'une rivière
lui a rendu la musique entière

Paysage intérieur

L'amour on n'en revient pas
toujours en cours à jamais en jeu
vers la soif d'inconnu en soi
vers l'infini aux bras de long feu

Comme une pluie de flèches fines
le silence l'impatience
ne jamais se reprendre
un à un sortir les mots du puits

Tels des diamants noirs
ces yeux-là illuminent sa nuit
de la lueur fauve aquiline
incandescente de l'impossible

La nuit elle ne faisait plus qu'un
avec le silence ocre de l'été
elle en avait enfoui le feu
dans une forêt d'impatiences

Parfois elle se sent si totalement arbre
si parfaitement attentive
prête à perdre ses feuilles
pour réentendre son nom dans le vent

Parce que le silence porte plus loin
que le cri la peine ou le plaisir
elle se prend à chercher un passage
l'empreinte neuve sur la page

Certains jours il suffisait de peu
suivre les mésanges de l'oeil
se laisser couler dans le murmure
des feuilles la lumière le bleu

Amante amarante du feu
elle danse sur la braise
amoureuse de l'éphémère
éternité de la flamme

Elle a vu le visage du vertige
reflet d'une rivière
traversée de vagues blondes
l'eau dévastée de voix

Elle cherche les mots
pour retrouver l'espace perdu
les variations du temps
le chant de l'eau sous le sable

Elle aimait certaines voix
le sourire doré de leur texture
des voix porteuses d'aube
pareilles au lever de la beauté

De ses racines l'arbre sait retenir
la sève de l'impossible oubli
l'insomnie les rapides de la nuit
ses seules éternités possibles

Dans son cœur suspendu
il lui reste la plage la beauté
la courtepointe rose de l'été
la pleine mesure de sa peine

L'état des lieux

Là où sa vie vient se refaire
une beauté dans le miroir
de ce seul et unique désir
pendu au cou de l'éternité

Là où coulent ses amazonies
en quête d'une clé enfouie
sous les draps épais de la nuit
des siècles d'or du silence

Là où il y a un bleu de voix
un feu d'origine sous la mer
au centre le plus clair de l'oeil
le fil doux d'une lame de fond

Là où cri rêve espoir sanglot
la noyée avant de disparaître
frappe une dernière fois l'eau
y laisse le gemme de sa peine

Là où sa main se retrouve seule
sans la tienne comme on meurt
elle veille sur la nuit sur les mots
que jamais ne s'en épuise l'écho

Là où toute ponctuation glissait au sol
désormais sans besoin d'atours
seule sur un lit nu sans amarres
son enfance blanche comme un aimant

Là où elle ne sait plus ce qu'elle sent
tant est triste sa tristesse
seule et singulière sa solitude
précipitée la précision du précipice

Là où passe la passeuse de feu
la passagère d'infini à ses troussees
toutes les clés périmées du bonheur
pendues dans un seul trousseau

Elle n'aime pas ce qui finit
relie les points remplit les blancs
imprègne ses nuits de mémoire
et t'écrit à perte de langue

Souviens-toi et deviens

La coulée de tes mots
laisse sans fin sur son corps
l’empreinte d’une extase
que seul le feu peut apaiser

Elle crierait écrirait volerait
dans les éclats de ta joie
trous noirs cristaux bleus
chants d’éboulis sur sa vie

Elle enfouirait vite le jour
pour éprouver la nuit
le spasme abrupt du rêve
au plus profond de toi

Elle buvait le feu au goulot
pour incendier l'attente
telle la crinière de l'aube
au métissage rouge de l'eau

Ce désir funambule
dansait sur le fil du risque
vertige haute voltige
valse aux bords du temps

La peau morte de la mémoire
te recouvrait d'un voile cru
empire sec invisible du cri
agonie violente des sources

Elle abordait sa terre vierge
long rivage tracé par ta main
sillage secret clivage de joie
arrimage de ses continents

Se souvenir de ton amour
parole pareille à une fleur d'adieu
rouge toutes épines dehors
irremplaçable rose de l'espérance

Le tournant des solitudes

Dans les artères bleues du doute
coule le mal de toi et de l'infini
une pulsation fauve sous la peau
un fracas de frontières au pied

Sa pensée peau de tambour
sismographe de chacun de tes mots
de ses rafales d'incertitude
coupait de près le silence au couteau

Certains mots la suivent au pas
mais où trouver les mots d'origine
capables d'arracher de l'oubli
ces temps phares revenus du froid

Elle voulait te dire la lente nudité
lissée par ton silence sur sa peau
les strates de désert dans sa voix
la crue irrépressible de ses mots

Tu pourrais ne plus revenir
ne plus pouvoir lire sur ses lèvres
ne plus l'enlacer de tes mots
elle se noie là où la mer en toi se tait

Elle n'avait plus à se retourner
tu étais dans ses pas son corps
désormais aucun autre recours
que cet aller simple du poème

Tu partirais un jour de naufrage
laissant derrière ton passage
cette brûlure âcre sur sa langue
trace fulgurante de l'inespéré

Le reste de ses jours elle brûlerait
dans les turbulences de la nuit
sur la seule foi d'un mirage vrai
entrevu au tournant des solitudes

Le printemps debout

Vivre mot à mot comme un envol
une chute sans fin rassemblée
espace et parachute déployés
écrire jusqu'à l'autre bout de soi

Ce frémir de toi la saisissait
à n'importe quel moment du jour
insinuation douce imprévue
du vent dans les feuilles à rebours

Tu aurais voulu le retour de sa joie
de sa passion pour le bonheur
un soulèvement du printemps
dans l'espace en friche de sa peau

Ton silence silait si fort dans sa tête
même si elle le couvrait la nuit
des plus sublimes musiques
ourdies hier dans la chair de son cri

À cette vacance de l'étendue à
la souffrance de ses yeux
pourquoi ajouter tant de bleu
et d'éboullis sur ses côtes nues

Elle n'aurait pas reconnu la mort
sous son manteau de fulgurance
comment aurait-elle pu imaginer
le vide tatoué au front de l'amour

Univers ivre de vieux débris engloutis
de cerveaux ruinés sublimés
dans ce désert de détresse
elle pressait pure joie l'orange de la vie

Elle refusait de faire le deuil
d'un printemps si beau si plein
de soleils possibles à tes pieds
sur le ciel déplié de sa peau

Tutoyer l'infini



L'échappée libre

Toi l'émeute dans le sang le crâne
l'horizon violé sous la peau
l'enfance en pâture le verrou
en moi l'écho l'éclisse de ton cri

Toi l'improbable au pied des mots
l'emballement plein cœur
les dés jetés hors du temps
l'intime changement d'heure du désir

Toi dans les rapides de mon sang
la possibilité d'être et ne pas être
toi dans l'échappée de mes yeux
le cours rebelle de ma ligne de vie

Toi l'intangible blanc sur blanc
ton visage toile d'absence
lignes et couleurs délavées
le coton du rêve claqué au vent

Toi l'à jamais rage orage et poésie
ton nom sonore
de pierre marine
dont je porte la soif sur ma peau

Toi dont la peine boit la lumière
le vert à vif du printemps
l'envol du désir sous les paupières
n'oublie pas que je t'attends

Jour après jour mes mots restent
le seul fil fragile tendu vers toi
me tiennent lieu de bras de braises
pour te dire l'à jamais indicible

L'éphémère

Elle voit sa vérité marcher
dans cette ville où elle ne vit plus
fulgurante éternelle étrangère
comme seule peut l'être la beauté

Revenir encore sur ses pas
pour mieux toucher comprendre
devenir la vague qui la propulse
pulsation et mesure de l'infini

Elle le sait cœur corps et âme
elle appartient à la poésie
à la certitude d'être née de la chair
d'une femme mère et océan

Elle suit le soleil dans la forêt
trouver le parfum le souvenir
du seul bois qui l'enflamme
comme un bouquet sonore

Elle cherche dans les pas de la nuit
un passage bleu entre les mots
pour remonter sous les paupières
là où la mer invente l'horizon

Apprendre à naître à renaître
seule au plus obscur de ses os
retrouver la musique de l'être
le vol tremblé du feu sur l'eau

Un étrange bonheur
se levait en elle comme si le soleil
avait choisi son cœur
pour réfléchir le feu sur sa palette

Toute la nuit elle rêve de ce visage
qu'elle n'a jamais vu de sa vie
ni la lumière sombre de son regard
plus besoin de mots pour voler

Écrire pour traverser la voix du silence
la surdité de l'absence
sa fulgurance invivable
l'espace de ses yeux resté sans envol

Elle continuait à tendre vers ce mirage
trop près du soleil pour ne pas en mourir
rien d'autre un éclair dans la nuit
tout

Entre deux eaux

Elle aurait voulu que ses mots
caressent le large en une vague lente
le long des pensées des heures
sous la peau libérer l'eau vive de l'été

L'eau se brise en une seule note
pleine aiguë soutenue
au loin l'écho kamikaze
belle bulle en éclats dans le bleu

Certains jours elle a trop mal
à ce nœud d'aile dans sa gorge
poches pleines de mots lourds
une eau lisse lui monte à la tête

Écarter de l'oeil le rideau de pluie
pour en libérer son visage
des barreaux des entraves
vouloir les lèvres du vent sur sa vie

Comment naître encore à l'aveugle
dans un champ de braises
et le bleu mauve des veines
ses repères déjà brûlés par la foudre

Il lui arrive souvent entre deux eaux
de laisser son corps s'écouler
sans un regard sans même une île
un soleil noir pour seul miroir

De nuit de jour elle sent
quelqu'un marcher en elle
pareille à une ville ouverte
des pas rêveurs la fondent

La fatigue commence par les yeux
comme la pierre rejoint le fond
elle devient chaque nuit passagère
du rêve qui l'a mise au monde

La pluie unifiait enfin les instants
comme si la fraîcheur du son
la réconciliait avec le puits sec
devenu au printemps son horizon

Sentir sous la plante des pieds
l'irrésistible pulsion de pousser
les paumes tendues au soleil
pour nourrir le désir en beauté

Sa poésie ne serait-elle
que la tentative orphique
toujours recommencée
de sauver l'amour de la mort

Sa langue parlée de nuit

Elle aurait voulu ne retenir
que le commencement
oublier le contrepoint le cri
la finale aux pas de loup

Parfois une main se referme
sur son cœur ni caresse
ni contrainte un souffle aigu
et la solitude du ressac

Le silence des heures polit sa douleur
elle apprend à lire l'inouï
sur chaque courbe large de l'espoir
toute langue parlée de nuit

Elle découvre qu'en étouffant le tu
elle a ainsi tué le je et dévié
les veines ardentes du rêve
la voix inédite des langues inventives

Souvent les mots au réveil
naissent la main dans la main
conçus à même le rêve
ils s'envolent oiseaux d'infini

Le cœur en laisse
la flèche du temps
elle flambe ses mots
pour devancer le vent

Une image imprévue de la lune
venue de nulle part pure abstraction
à moins que l'astre du rêve ait voulu
réfléter le fond infini de son oeil

Dès le premier moment elle a su
son avenir soudé à ce feu
sous un champ de cendres
dès le premier mot le destin du vent

Tendre chacun de ses mots
d'un amour samouraï
à la fois corde flèche fusion
devenir pur mouvement

Là où passe la beauté
elle sait pouvoir comprendre
la pulsation du silence
comme seule le peut une île

Elle voit la flèche sa pointe fine
effleurer caresser la peau
frôler le creux du cou tant fabulé
traverser la source du rêve

On rencontre parfois son été
sans pitié à sens unique
on se fait puits pleurs poème
puis on invente l'espoir

Un jour l'ombre scelle la forêt
pour qu'elle n'y perde plus ses pas
une nuit le feu cesse de la rêver
claque le vide sur les doigts du désir

Parfois elle attend le coup final
tend le cou vers le tranchant
craint et désire l'ultime silence
parfois elle n'entend plus rien

Pourquoi la nuit en se retirant
laisse dans l'aube un seul visage
lever son soleil dans ses yeux
couvrir le jour de brume et d'exil

Dans la gare déserte elle espérait
un midi faire revenir à mots nus
la voix bleue sans rivages du rêve
comme on retrouve son chemin

Pendant que l'automne flamboie vif
d'ambre d'orange et d'ambrosie
avril n'en finit pas de mourir seul
dans le sang et le silence des feuilles

La voie du silence
la voix du désir
aimants contraires
hors toute limite

Poésie de bord

Ce sera comme s'enfoncer
dans des sables chauds
où nulle douleur ne subsiste
où seule survit la mer

De si loin nébuleuses du papillon
leurs larmes se ressemblent
comme deux gouttes d'eau
deux ailes bleues autour du soleil

Il ne resta qu'un champ de lavande
une promesse scellée un souffle
une somptuosité à la pointe du cœur
striée au plus profond du corps

Ses mots n'arrivaient plus à tenir
au bord du vide au fil du silence
sa pensée prenait eau de partout
le blanc montait marée sans lune

Phares éteints le silence fond sur sa vie
à l'aube elle ramasse les débris de mots
recoud les plus beaux
pour en signer l'infini

Quelle pirouette de mots inventer
comment faire la roue sur un volcan
planter des repères dans le vide
des vertiges dans le vent verrouillé

Parfois une éclaircie dans sa nuit
île fulgurance ou embouchure
éblouie devant pareille démesure
elle la laisse couler entre les lignes

Descendre plus profond en soi
retrouver les racines de sa chute
les couleurs d'une perte irréparable
s'inventer des ailes toucher le soleil

Elle survit à la force de la dérive
de l'eau des mots du feu
dans la mer noire des seuls yeux
où elle voudrait se noyer

Se faire légère ne rien attendre
ni chercher la chaleur d'un signe
d'une main au-dessus du silence
d'un seul mot comme une bouée

Elle ne sait plus le sens de sa quête
pendue au bord du non-dit
au sud mordu par le doute
au nord fondu sur la langue du désir

On ne peut prévoir qui de la mort
ou de l'amour s'éprendra de ses mots
les flambra en une musique éperdue
ou la caresse rêvée d'un ange muet

Sa poésie devient journal de bord
d'un amour intemporel pareil
à la pointe d'une lame de fond
à l'oeil indomptable du cyclone

Il n'y a que la mer
et la mort
entre les deux
l'étendue de l'amour

Autoportrait d'automne

Elle avait une vieille âme
dont les cheveux avaient refusé
de blanchir et poussaient la nuit
nuages effilochés de rêves

Elle bordait avec une tendresse de mer
un lit ardent au creux du silence
en imprégnait les draps de la fraîcheur
du rêve étendu le matin au vent

Sa voix avait le rythme igné
d'un cœur adolescent
trop prompt à flamber
à couler comme une pierre

Elle tissait ses mots en spirale
avec les doigts de l'esprit
filet ajouré en résonance
avec la voix de ses sœurs d'exil

Elle partage avec les couleurs d'automne
la tension vers la splendeur
sous le poids des heures
la note parfaite portée parfois par les mots

À l'orée du cou l'ocre du matin
lui prend le cœur
souvenir de ce bonheur ancien
cloué dans la beauté

L'urgence lui brûlait les os
son cœur en boule pour un saut
unique très lent et très haut
à bord d'un nuage bordé de noir

Il lui en aurait fallu des larmes
pour que son cœur apprenne
mot à mot ce qu'il savait déjà
le sens de la *re-connaissance*

Parfois elle se lève comme si le jour
avait coulé un désert dans ses yeux
puis partout il y a l'embrasement
le chœur indicible de la beauté

Il lui semblait qu'en poésie
la contrainte la plus créatrice
serait peut-être de tout dire
sans jamais révéler le centre

Elle aurait voulu ne retenir
que le commencement
oublier le contrepoint le cri
la finale aux pas de loup

Née tisseuse de mémoire
jamais douée pour l'oubli elle
tressait le blanc des mots
avant de plonger dans le noir

La chute

L'urgence lui brûlait les os
son cœur en boule pour un saut
unique très lent et très haut
à bord d'un nuage bordé de noir

Elle empile la couleur et le feu
sous ses paupières
quand le froid coule de partout
et glace ses pensées

La vie parle de silence
une poussière d'os pèse
sur ses paupières arides
ses pas roulent à vide

La nuit elle retrouve ses jambes
pour courir au-devant de son rêve
de son étoile migratoire hibernée
loin sous l'eau lourde de ses pas

Elle touche le fond de sa solitude
sans la passion rebelle du soleil
devenu étranger noyée
dans les replis du rêve

C'était l'époque où à l'aube
elle décidait des mots à jeter
au silence du bois brûlé par l'attente
dont elle souffle les cendres au vent

Chaque matin elle se souvient
de son paysage perdu
de la moindre rainure
et elle réinvente la beauté

L'empreinte de la beauté

L'écume du rêve m'envahissait
haute marée de voix de souvenirs
soudain je te voyais au loin
soulever la taie sur l'œil du cœur

Je ne suis plus d'ici
mais d'un ailleurs obscur
où ardent l'éclair disperse je
n'entends que toi

L'essentiel serait-il d'effacer
ses pas à mesure
de renaître toujours nouvelle
à soi et au monde

Je n'en finis plus de tomber
comme si la terre me creusait
un lit profond pour la survie
et le retour des mots à la mer

Je n'attendais plus rien
j'espérais tout
dans la fracture du temps
toucher l'infini

Dès le début notre histoire
jeta un défi à la mort
dis-moi qui de la vie
ou du vide nous survivra

Tu brûles la couleur
à chacun de tes passages
pourtant le feu reste intact
la marée sous la peau

La perte d'un être d'un amour
ce hurlement muet bulles crevées
lave lame larmes lentes du temps
silence soudain incommensurable

La route s'enroule sur elle-même
me ramène au point de départ
me déploie sur le fil du monde
dans la broyeuse du temps vacant

Mon cœur est à l'image
de la fracture du temps fluide
il faudrait l'immobiliser
lui réapprendre pas et passage

Je nous vois parfois couler
dans le fleuve infini des pensées
nous rencontrer à nouveau
apprivoiser les mots de l'obscur

Les gestes s'enchaînent mécaniques
renouent nerfs muscles os
roses rêves larmes et eaux
mes mains cris vains sur la vitre close

Ne plus repasser par la place
où ton empreinte dessine la beauté
un parfum de perpétuel printemps
faire un détour au large de moi

Telle une pleureuse une louve énamourée
je pousse mes incantations à ciel ouvert
à l'extrême bord de la nuit
voudrais t'inventer l'univers

Pour en finir avec l'attente
il me fallait brûler le poème
en faire un feu de pensées
cendres sur bleu d'éternité

L'éternel départ

Chaque jour je te dis adieu
et bonjour d'un même souffle
chaque matin lorsque le bateau
quitte le port je me jette à l'eau

Plus je m'approche de l'infime
de l'infini point de bascule
plus le possible s'échappe
sous mes pas trop impatientes

Les mots à double tranchant
entre doute et espérance
percent le désir dans le vif
la tache aveugle du rêve

Intemporelle j'aurais tant voulu
entraver la dévastation
le viol du voleur de vie
vider le puits mortel du souvenir

Sous ta dictée délire au feu nourri
inconscient vif des poètes du cri
je voulais saisir rires et larmes
mots solitaires à l'abri des marges

L'amour de toi m'a pour ainsi dire
coulée dans la poésie
déportée à la crête du mouvement
lame de fond définitive

Tu as fait irruption en moi
m'as tout donné en un éclair
laissée cratère à ciel ouvert
vide avec la plénitude à vivre

Certains matins le silence
porte une douceur à fleur de peau
les mots lus avant de dormir
y poussent racine espace musique

Je me tiens au plus près du bord
dans le silence sa calligraphie
et ses avalanches de plomb
entre l'aile et l'arc mains tendues

Je persiste à voir des signes
à inventer une langue au mutisme
de ce qui n'a plus de mots
au cristal du cri enfoui sous le froid

Parfois une perte peut dévaster
ou le large emporter plus loin
dans la démesure de la parole
l'espace pleine mer de ton être

S'il n'y avait tes mots
je croirais avoir rêvé
tes mots de feu dans le déluge
diluvien incendie du dedans

Que sait-on de l'instant précis
où la vie se joue – rien
sinon la brûlure vive de l'éclair
tout désormais à faire

De toutes les conjugaisons
la plus exigeante resterait toujours
d'accorder patience et passion
l'hibernation au cœur du printemps

La couleur du silence

Une main me tient suspendue
au-dessus d'une très haute falaise
je n'ai qu'à la lâcher et sauter
sans savoir vers le vide ou l'éveil

Tes mots ressemblent à des fruits
lourds de pensées et de saveurs
à l'ivresse des vagues et du désir
à l'impatience sous ta peau de nuit

À l'aube je scrute le fond des mots
pour un signe de toi un éclair
toile ou cantate un feu sur la neige
un simple battement de plume

Je ne peux ni me taire ni rugir
de plus en plus pareille à cet arbre
dont mes yeux ont poli l'écorce les
branches tendues pleine écoute

Le silence a bu la corne de brume
cette langue des noyées
berceuse infinie de l'eau
sans paroles pure épave de beauté

Le silence a aussi ses hautes marées
jaillies soudain de la marge
trempées dans l'encre noire
seul s'entend le naufrage de nos voix

Pourtant la peur peut être bleue
comme l'eau le rêve et la pensée
comme la profondeur du silence
dans l'espace infini de l'absence

Quand je te croise en rêve
les mots coulent entre mes doigts
et le courant les emporte au large
avec leur mémoire du futur

J'ai si peur que le fil de mes mots
ne s'émousse sur l'attente
et ne puisse plus défricher l'océan
ouvrir le fond de ton regard

En moi le temps file trop vite
j'aurais voulu le suspendre
afin que jamais ne tarisse
l'entre-nous fugace de la joie

J'aimais habiter le silence de nos mots
sans jamais devenir désert
rester l'espace nu du désir
où s'enlacent fluides nos lignes de vie

Il y a toujours un chaînon manquant
à l'amour un mot au poème
un pas un courage à l'espoir
il nous manque l'impossible ma vie

Suspendue au-dessus du vide
l'eau m'attire par le fond
je ne peux ni lâcher prise
ni me hisser hors de ce rêve

Tutoyer l'infini

Tu me disais que là où tu allais
je ne pourrais t'accompagner
mais l'eau coulait de tes yeux
entre mes doigts d'une seule voix

Je portais sous mes paupières
la peine subversive de tes cils pleureurs
repeuplant mon imaginaire
comme on prend langue dans l'indicible

Suspendue au bord du rêve
je vécus jusqu'au bout de mes mots
puis le silence me prit dans ses bras
et je pus enfin lâcher prise

Dans une longue chute en apesanteur
tu survis dans la plus minuscule
poussière de rêve dans les yeux
un sel d'éternité sur tes lèvres nomades

L'hiver des mots t'envahit
retour du rêve dans ses mers intérieures
les terres vierges du regard
où l'amour se lit dans les lignes du vent

Tu fixes l'instant de la rencontre
immobile sur le fil de l'infini
à la fine pointe de l'impossible
pendue au cou du futur intérieur

Tu le sais l'absence partout
tisse le voile de ta présence
et le manque ouvre l'espace
à ce qui ne veut pas mourir

Dès le premier mot je l'ai su
tu es ma mort et l'infini de ma vie
tu en possèdes la splendeur
l'oeil noir de l'insomnie du cœur

J'aurais voulu te créer un pays
libre pour les longs pas de l'esprit
une île dépourvue de fantômes
comme on jette les dés dans le feu

Le soleil se penche parfois de si près
ses boucles te touchent presque
tu peux même lire dans ses cendres
te prendre pour la cible et le feu

Je te sens comme tu me sais
présence tumulte et puits profond
tu me penses je te rassemble
le silence s'éprend de nos pensées

Dans l'hiver sourd de ma forêt
j'invente la mer le rythme des vagues
du bleu au vert le rêve d'infini
le secret lové dans la nacre des mots

Que feras-tu de cette lettre interminable
écrite dans le sable du rêve
ce murmure au fil de l'eau
peur et soif que faire du feu innommable

Annexe I - Briser le silence

On se prend à rêver
après les victimes de viol de harcèlement
la langue des femmes autochtones
se lie se délie contre la violence brute des
hommes
contre le mépris l'impunité arrogante des
policiers
depuis des années depuis toujours

On se prend à rêver
que toutes les femmes du monde
brisent le silence prennent la parole
nomment leurs agresseurs
en finissent avec la peur
réinventent la vie

On se prend à rêver
qu'aucun puissant aucun riche aucun
homme politique
aucune vedette du sport de la chanson du
cinéma des médias
aucun homme en situation de pouvoir
ne bénéficie du silence mur à mur de ses
pairs
d'une complicité masculine tacite
intimidante massive

On se prend à rêver
que toutes les femmes du monde
brisent le silence prennent la parole
nomment leurs agresseurs
en finissent avec la peur
réinventent la vie

On se prend à rêver
que le courage se mue en contagion de
masse
que les mains se tendent pour traverser le
temps les continents
que la parole ensemence trente siècles de
silence
sur la haine le mépris la guerre des
hommes
envers celles qui les ont mis au monde

On se prend à rêver
que toutes les femmes du monde
brisent le silence prennent la parole
nomment leurs agresseurs
en finissent avec la peur
réinventent la vie

On se prend à rêver
que de l'Inde de l'Iran de l'Espagne des
États-Unis au Nigéria
du Mexique des Philippines de la France
de l'Afghanistan au Canada
les tueurs les incestueux les violeurs les
prostitueurs
répondent de leurs actes à la mesure de
l'horreur du crime
et cessent enfin de se couvrir la face sous
un voile de folie

On se prend à rêver
que toutes les femmes du monde
brisent le silence prennent la parole
nomment leurs agresseurs
en finissent avec la peur
réinventent la vie

Setten! Assez! Basta!

Annexe 2

Il viaggio²

Dove va il riso
questo improvviso lampo dell'aria nella
notte
e gl'iris aperti
per attrarre il vento dentro il loro velluto

Dove vanno i nostri pensieri
quando il largo li porta all'estremo
con un grano di bellezza
e sulla lingua questo duraturo gusto di sale

² Traduction Giordano Mariani, le 9 novembre 2015.

Dove vanno le onde
quando si ritirano mute dagli occhi
colmi di sabbia
per tenere il ricordo delle nostre labbra

Dove vanno le parole
l'istante in cui serriamo gli occhi
le ciglia chiuse sul fondo blu
e ovunque batte il polso del silenzio

Dove vanno i nostri canti
quando le parole prendono il largo
sfilano l'onda
per varcare libere l'orizzonte del
sogno

Dove vanno i nostri desideri
quando relitti adornano la memoria
di segreti incandescenti
che le mani talvolta carezzano ancora

Dove va l'amore
quando le parole ci conducono in un
valzer fuori dal tempo
l'impossibile danza ai nostri piedi
e la scintilla della gioia canta sulla
punta delle dita

Dove va la vita
quando all'improvviso il mare fugge
lontano
con la nostre effimere voci
velate dai venti e da invisibili fulmini

Dove vanno i nostri morti
quando i sogni li riconducono a noi
giovani e felici
e le nostre braccia in lacrime battono
l'aria

Dove va il mare
quando la terra perde le sue acque
si vuota l'infinito
e la morte fa il buono ed il cattivo
tempo

Aux mêmes éditions

Dans la collection Contrepoint

Vida Amirmokri, Homa Arjomand, Éléine Audet, Micheline Carrier, Fatima Houda-Pepin, *Des tribunaux islamiques au Canada?* 2005, 102 pages.

Éléine Audet, *Prostitution, perspectives féministes*, 2005, 128 pages.

Louky Bersianik, *L'archéologie du futur*, 2007, 138 pages.

Pierrette Bouchard, Natasha Bouchard et Isabelle Boily, *La sexualisation précoce des filles*, 2005, 88 pages.
Livre numérique PDF, 2014.

Andrea Dworkin, *Pouvoir et violence sexiste*, 2007, 126 pages.

Diane Guilbault, *Démocratie et égalité des sexes*, 2008, 144 pages.

Éléine Hémond, *Chantelaine*, livre numérique PDF, 2014, 140 pages.

Mariette Julien, *La mode hypersexualisée*, 2010, 120 pages.

Thérèse Lamartine, *Le féminin au cinéma*, 2010, 156 pages.

Richard Poulin, *Abolir la prostitution, manifeste*, 2006, 128 pages.

Richard Poulin et Yanick Dulong, *Meurtres en série et de masse. Dynamique sociale et politique*, 2009, 128 pages.
Livre numérique epub et PDF, 2014.

Jean-Claude St-Amant, *Les garçons et l'école*, 2007, 126 pages. Livre numérique PDF, 2014.

Marie-Ève Surprenant, *Jeunes couples en quête d'égalité*, 2009, 126 pages.

Dans la collection Poésie

Élaine Audet, *La plénitude et la limite*, 2006, 80 pages.

Élaine Audet, *Sel et sang de la mémoire – Polytechnique*, 6 décembre 1989, 2009, 81 pages.

Élaine Audet, *L'épreuve du coeur*, 2014, 138 pages.
Livre numérique PDF, 2014.

Élaine Audet, *Au fil de l'impossible*, 2015, 122 pages.
Livre numérique PDF.

Élaine Hémond, *Chantelaine*, 2014, 140 pages. Livre numérique PDF.

Hors collections

Liliane Blanc, *Une histoire des créatrices. L'Antiquité, le Moyen Âge, la Renaissance*, 2008, 474 pages.

En anglais

Élaine Audet, *Prostitution – Feminist Perspectives*, 2009, 132 pages.

Richard Poulin and Yanick Dulong, *Serial and Mass Murder – Sociopolitical Dynamics*, 2010, 126 pages.

Table des matières

PRÉSENTATION	8
L'INESPÉRÉ	10
PORT D'ENVOL	49
L'ÉCRITURE DES MÉTAMORPHOSES	86
TUTOYER L'INFINI	120
ANNEXE I - BRISER LE SILENCE	170
ANNEXE 2 - IL VIAGGIO	174